

**Remise du Prix Marcel-Benoist 2001**  
*Fribourg, 2 novembre 2001*

**Laudatio de Ruedi Imbach**

*par Anne-Nelly Perret-Clermont, professeur à l'Université de Neuchâtel, membre du Conseil de la Fondation Benoist*

Madame la Conseillère fédérale et Présidente de la Fondation Marcel Benoist

Monsieur l'ancien Conseiller fédéral

Monsieur l'Ambassadeur

Monsieur le Professeur

Monsieur le Recteur,

Mesdames, Messieurs,

Ruedi Imbach est né loin des Universités, en 1946, à Sursee, dans le canton de Lucerne. On raconte que sa première vocation fut le théâtre. Peut-être ne s'en est-il vraiment jamais éloigné puisqu'il s'est retrouvé, après sa nomination comme professeur en 1979 à la Faculté de théologie, puis également à la Faculté des lettres, devant des publics attentifs et exigeants, parfois difficiles, qu'il a su captiver et enchanter avant d'évoluer maintenant sur les "planches" de la Sorbonne. Ce succès n'est pas seulement la preuve de ses capacités didactiques exceptionnelles, mais sans doute aussi le fruit de deux rencontres cruciales. C'est, d'abord, le père dominicain Louis-Bertrand Geiger, titulaire de la chaire de philosophie médiévale et d'ontologie de l'Université de Fribourg, représentant d'un thomisme instruit, dialoguant ouvertement avec la modernité, qui accueillit son jeune collègue et lui enseigna une leçon cruciale: considérer le passé philosophique est autre chose que d'assister à un spectacle car "en histoire de la philosophie le spectateur fait en grande partie le spectacle" (Geiger, 1966). L'importance de l'expérience personnelle dans la perception du monde, dans l'abord d'une culture ou de son histoire, voilà ce que vous semblez devoir, cher Collègue, à des clercs comme le père Geiger mais aussi - je ne fais qu'appliquer à votre parcours vos propres propos - à des laïcs. Je pense ici tout particulièrement à l'une d'entre elles, Jocelyne Rakotomalala. Originaire de Madagascar, nourrie par l'expérience d'une enfance à l'autre bout du monde et d'une jeunesse dans un Paris où les rêves révolutionnaires ne s'étaient pas encore évaporés, elle est devenue votre

épouse, vous apportant un angle de vue radicalement différent sur le monde. C'est à elle que vous dédiez la thèse de doctorat que vous publiez en 1976, et qui réunit, sous le titre de «*Deus est intelligere*», une analyse de la définition de Dieu dans l'œuvre de Saint Thomas et de Maître Eckhart.

D'après des sources fiables, notre lauréat éviterait depuis longtemps de se référer à cette première démonstration de son érudition. Pourtant il s'agissait-là d'une étude fort intéressante qui confrontait deux très illustres personnages: Thomas d'Aquin, un auteur canonisé en 1323 et dont les dominicains en 1309 déjà avaient élevé les œuvres au rang de la Bible, et un autre dominicain qui, en 1329, eut l'"honneur" (si je puis dire !) d'être condamné par le pape Jean XXII pour ses dix-sept propositions considérées comme hérétiques. Cette confrontation d'une pensée canonisée avec une pensée jugée hérétique met en scène d'emblée la diversité réelle et historique de la pensée philosophique de l'époque et la virulence des débats qu'elle provoque. C'est le début d'une voie qui conduit aux deux intérêts majeurs du travail d'Imbach.

A travers cet hérétique de Maître Eckhart, notre lauréat aborde les territoires jusque-là presque inexplorés de l'école allemande des dominicains. Il y rencontre d'autres jeunes chercheurs en histoire de la philosophie médiévale qui, eux aussi, ont pris le risque d'étudier des penseurs médiévaux peu canoniques. Ce sont, tout d'abord, Loris Sturlese et Alain de Libera qui perçoivent, comme Imbach, le goût particulier de ces auteurs allemands pour l'enseignement de Saint Albert le Grand. Celui-ci affirme que l'âme d'un homme excellent, dépassant son corps propre, est capable de transformer les formes du monde. Ces jeunes chercheurs ne sont peut-être pas capables de transformer les formes du monde mais, en collaboration notamment avec Kurt Flasch, chez qui Imbach a approfondi ses études à Bochum, et avec Burkhard Mojsisch, ils créent le *Corpus Philosophorum Teutonicorum Medii Aevii*. En éditant les œuvres, inaccessibles jusque-là, de Thierry de Freiberg et Bertholde de Moosburg (entre autres), ils transforment de manière aussi radicale que pertinente la compréhension de la scène philosophique de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Les chemins ouverts par Maître Eckhart ne mènent cependant pas seulement aux aventuriers intellectuels de sa province allemande bien éloignée de Paris, ce centre traditionnel de la scolastique. A travers son œuvre, en langue vulgaire, ce grand prédicateur allemand, pose surtout pour la première fois de manière radicale la question du public du

discours philosophique. Alors, quittant en compagnie d'Eckhart les salles de cours parisiennes des professionnels de la philosophie (et avant d'y revenir!), Imbach se retrouve près des habitants, hommes et femmes, des petits châteaux, pour qui le latin est déjà une langue morte, ou au milieu des quartiers populaires des artisans, des marchands et des poissardes. Voici donc le savant philosophe Imbach, connu pour sa capacité à rechercher dans les textes en latin d'auteurs comme Thomas d'Aquin, les traces du riche héritage de commentaires arabes et juifs de textes grecs, voici donc notre docte philologue qui se plonge... dans les langues vulgaires de l'époque! La sensibilité du suisse alémanique vivant quotidiennement l'opposition entre son propre dialecte familial et le prétendu "bon allemand", le rend-elle particulièrement attentif à la problématique du discours philosophique en langue vulgaire adressé à un public de non-spécialistes?

Imbach découvre combien ce monde de la laïcité abonde en surprises. A côté des spécialistes qui utilisent la langue vulgaire pour atteindre un large public, il rencontre aussi des auteurs qui prennent leurs distances avec le monde scolaire de l'époque. C'est, par exemple, le cas de Ramon Lulle, qui écrit en catalan, fervent critique du discours professionnel des maîtres en philosophie de la faculté de Paris, ingénieux inventeur d'une nouvelle technique d'argumentation. Imbach se passionne, et se retrouve face à une tradition qui va de Lulle à Raimundo Saibunde (ce Sebond dont Montaigne écrira l'*Apologie*), et jusqu'à Heymeric de Campo, maître prétendu du Nicolas de Cuse, que notre lauréat étudie et édite en collaboration avec Zenon Kaluza et Pascale Ladner.

Au seuil du XIV<sup>e</sup> siècle, le véritable héros du monde philosophique des non-universitaires reste néanmoins l'italien Dante Alighieri avec lequel Imbach se familiarise lors d'un long séjour d'études à Florence auprès de Cesare Vasoli. A la différence de l'universitaire Eckhart qui semble simplement changer de langue lorsqu'il s'adresse au public laïc, et du non-universitaire Lulle qui veut réformer le discours des spécialistes, Dante se faisant philosophe prend lui un tout autre chemin: il met en valeur, en langue vulgaire, sa propre expérience de poète et construit un discours philosophique spécifiquement adressé à son public. Ainsi, dans le *Convivio*, Dante prend comme point de départ, les poèmes d'amour par lesquels, jeune poète, il avait jadis cherché à gagner l'attention des mignonnes florentines. Ce sont ses poèmes qu'il va utiliser, par transposition allégorique, pour rendre compte de la machinerie cosmique, de l'intégralité des sciences et de la philosophie, et pour appeler à une révolution: il veut que la distribution des biens philosophiques se fasse auprès de tous les hommes et femmes exclus de l'enseignement supérieur! Cette révolution

a eu lieu. Le chef-d'œuvre de Dante, la Divine Comédie, sera pour longtemps le livre rouge autour duquel s'accumuleront, à partir de la mort de son auteur, commentaires sur commentaires. Et ce n'est pas seulement la communauté laïque qui y trouve l'expression la plus pertinente de ses convictions, de ses peurs et de ses espoirs. Les clercs le consultent aussi au point qu'en 1335 un chapitre de la province de Florence en interdit la lecture aux dominicains.

Losque Imbach et ses élèves Tiziana Suarez Nani, Francis Cheneval, Christoph Flüeler, Dominik Perler et Thomas Ricklin, en historiens de la philosophie, découvrent Dante dans son rayonnement de philosophe, ils ne rendent pas seulement justice à un grand auteur. C'est aussi l'occasion pour eux de mettre en valeur des discours philosophiques qui ne proviennent pas de la sphère des *venditores verborum* parisiens, ces crieurs philosophiques de la capitale, - tels que, par exemple, ce Siger de Brabant, auquel Imbach a consacré une belle étude en collaboration avec François-Xavier Putallaz, pour qui seule la jouissance du loisir de la philosophie permet une vie heureuse. Entrer dans une telle perspective laïque, c'est un changement radical de point de vue sur l'histoire de la philosophie médiévale: il implique en premier lieu la déconstruction d'un passé hégémonique. Il n'y a pas une histoire mais des histoires d'une philosophie plurielle: celle d'Albert le Grand, maître comme on le sait de Thomas d'Aquin, mais aussi d'Eckhart dont l'influence va trouver un prolongement chez Seuse et Tauler; l'histoire de la philosophie de Lulle qui marquera la réflexion d'Agrippa de Nettesheim et de Montaigne et au-delà encore; celle de Dante, dont Boccace sera partie prenante mais aussi Laurent le Magnifique; l'histoire de Guillaume d'Ockham qui, lui aussi, figure parmi les auteurs étudiés, traduits et commentés par Imbach. Et bien d'autres encore qui émaillent la vaste œuvre scientifique du lauréat. Dans cette perspective laïque, la réalité dans laquelle l'homme et la femme se trouvent n'est pas conçue pour être connue et désirée seulement par une élite de privilégiés mais c'est tout un chacun qui est appelé à être ce que vous avez appelé, par une de ces expressions qui ont l'art de frapper l'esprit de vos étudiants, "un locataire heureux du vaste monde". Les questions dignes de votre attention de philosophe ne sont pas seulement héritées du passé mais aussi nées de la vie quotidienne d'aujourd'hui, telles celles, chevillées au corps, qui inspirent l'admirable "Eloge de la faiblesse" de votre élève Alexandre Jollien.

Avec Iñigo Atucha, Silvia Maspoli et vos autres collaboratrices et collaborateurs qui m'excuseront de ne pas les nommer toutes et tous ici, vous poursuivez votre examen, libre,

curieux, érudit et ouvert du rôle des laïcs dans cette époque de la pensée que l'on nous a si souvent décrite à tort comme dogmatique et fermée (a dark age!) et vous nous ouvrez donc les yeux sur les multiples aspects historiques de notre passé philosophique. Mais il est peut-être plus admirable encore qu'aujourd'hui des successeurs et héritiers de plusieurs de ces courants que vous avez étudiés, et dont les rivalités ne sont pas toujours éteintes, vous invitent à siéger en leur sein dans leurs institutions les plus prestigieuses! Je pense en particulier à la France républicaine qui vous invite à professer à la Sorbonne une discipline interdite depuis la Révolution, au Kuratorium der Herzog August Bibliothek, haut-lieu du protestantisme, et à l'Académie Pontificale de Saint Thomas d'Aquin à Rome.

Vous n'avez pas une grande barbe blanche, vous n'êtes pas à la veille de la retraite, vous débordez de projets. Puis-je vous demander où vous avez trouvé le temps et l'énergie de composer cette œuvre originale, novatrice, immense: livres, articles, éditions de textes, traductions, coordination d'ouvrage, supervision d'encyclopédie comme celle en préparation avec Peter Schulthess et de très nombreux autres collègues ? On vous retrouve dans de nombreux comités scientifiques en Suisse et à l'étranger. Vous avez en plus assumé non pas une mais deux fois la tâche de vice-recteur, ainsi que celle d'expert auprès du Fonds national suisse de la recherche scientifique pendant de longues années; vous avez collaboré activement à la Loi sur l'Université du Canton de Fribourg, vous comptez parmi les fondateurs de l'association suisse des professeurs de philosophie, vous avez collaboré à un nombre extraordinaire d'émissions radiophoniques, monté un groupe de lectures médiévales - et l'on dit même que l'on vous a déjà vu partir en vacances!

Puisque ce sont deux femmes qui ont l'honneur de prononcer votre éloge - c'est sans doute une première pour la Fondation Marcel Benoist et un clin d'oeil à l'un de vos auteurs favoris puisque vous avez montré que ce sont surtout des femmes qui ont été les premières à lire Dante - permettez moi alors, de façon très féminine sans doute, d'étendre l'éloge à toute votre famille: à vos parents qui vous ont donné la vie parmi nous en vous initiant à la langue et au rapport au monde, à votre épouse et à vos trois enfants, Muriel, Joëlle et Cyrille, que vous avez eu tant de joie à éléver comme vous l'avez souvent dit. Peut-être est-ce eux qui ont la clef de l'énigme de votre vitalité. Est-ce au *convivio* de la table familiale que vous aimez dresser, que réside le creuset de votre élan? Elle a eu un avantage indéniable pour vos collègues: ils ont toujours su où et quand vous trouver au téléphone, c'est-à-dire dans votre cuisine, à l'heure où vous prépariez le dîner!

"Envergure scientifique et utilité pour la vie humaine". Telles sont les conditions d'attribution du Prix Marcel Benoist. Vous les remplissez magnifiquement. Merci de nous permettre ainsi de mieux comprendre comment notre identité culturelle s'est construite historiquement dans la rencontre de l'altérité. Vous nous faites percevoir sous un jour nouveau combien elle prend racines dans la rencontre de cultures fort différentes qui restent présentes dans notre héritage, avec leurs lectures et relectures (parfois polémiques et servant d'autres causes que l'amour de la sagesse...) de l'une par l'autre. Sans doute est-il urgent que nous retrouvions ce chemin, de l'Orient d'Avicenne à l'Occident d'Averroès, avec Maïmonide, Thomas d'Aquin, Maître Eckhart et vos autres compagnons de route.

Neuchâtel et Fribourg, 2.11.01